6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : A LILLE, N° 1.68 — 22.82 ; A ROUBAIX N° 3.28 ; A LENS N° 0.52 ; A DOUAI N° 412

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Dimanche 3 Novembre 1912

Dimanche prochain
10 NOVEMBRE
Nous commencerons la publication d'un nouveau roman
Le Chevalier d'Armental
PAR
Alexandre Dumas, père.

POUR LA PAIX

Les Bulgares continuent leur marche victorieuse vers Constantinople et ils déblaient avec rapidité et précision les chevaux de frise qui se dressaient sur leur route. Dès maintenant, après Kirk-Kilissé, après Lule-Bourgas, on peut dire que l'autorité de la Turquie en Macédoine est irrémédiablement ruinée. En admettant même que la grande bataille de Thrace sur l'issue de laquelle on n'est pas complètement fixé ne soit pas un gros succès et que les alliés se trouvent dans l'impossibilité d'imposer leurs volontés à la Porte, il faut convenir que la Macédoine pourra rester difficilement sous l'autorité de la Turquie. Avant la déclaration de guerre, la Macédoine échappait déjà au Sultan et était ingouvernable. A l'heure actuelle le prestige militaire turc qui pouvait seul maintenir l'ordre en Macédoine est tellement affaibli qu'il paraît impossible que le Sultan puisse jamais — même grâce à une action des puissances européennes — rétablir son autorité sur les provinces macédoniennes.

Les solutions définitives vont donc se précipiter car la défaite des Turcs apparaît comme une défaite sans appel.

Le « statu quo » territorial dont les chancelleries nous ont bercé doit être relégué parmi les accessoires comme une vieillerie. Ce n'est pas avec des pourparlers qu'on reprendra les territoires que les Etats balkaniques ont gagnés à la pointe de l'épée.

Tout l'effort des gouvernements européens, mal renseignés par leurs diplomates et qui attendaient la première victoire turque pour offrir leur médiation doit maintenant tendre uniquement à refréner les appétits des alliés.

Mais pour que les vainqueurs n'émettent pas des prétentions exorbitantes, il faut qu'ils sachent que les Etats qui ont des intérêts voisins vont montrer eux-mêmes une grande modération.

La sagesse et la raison demandent que les puissances les plus directement intéressées, l'Autriche et la Russie se contentent de compensations strictement nécessaires pour n'être pas diminuées.

Il appartient à la France et à l'Allemagne de faire auprès de leurs alliées la pression nécessaire pour les amener à ne pas compromettre la paix européenne.

Symptômes

Au risque d'encourir une fois de plus le reproche que me font les « bons bougres » de compromettre l'unité de la corporation minière, il me faut parler de certaines démonstrations que des esprits clairvoyants considèrent comme un véritable danger. Pour être plus explicite, il est nécessaire, indispensable et urgent de dénoncer catégoriquement les attaques dont les mineurs de notre région sont l'objet.

En ce moment, dans des milieux que tout le monde connaît, des gens pétris de fiel travaillent avec acharnement à ameuter contre nos camarades du Nord et du Pas-de-Calais les mineurs des autres pays ; les hommes qui ont fait le vieux syndicat, qui l'ont développé, qui ont signé les fameuses Conventions d'Arras, sont l'objet d'un tel dévergondage d'outrages qu'il en donne la nausée. De prétendus amis des travailleurs, que l'on a vus associés, pour des raisons restées obscures, à toutes les besognes de division, de désorganisation et de louche agitation, ont entrepris de prouver que nos conventions sont sans valeur et sans effet, que les salaires n'ont pas augmenté, que les pensions de 550 francs n'existent pas, que celles de 600 francs n'existent que sur le papier, que les grèves dont nous parlons avec fierté ne sont que du roman. Bref, ces austères pontifes déclarent le plus sérieusement du monde, que le bureau du Vieux Syndicat est une succursale des Compagnies des Mines.

Dès que nous faisons entendre une protestation, ils s'empressent de crier comme des putois et nous accusent de rompre l'unité minière.

Ces agents de division ouvrière ont la partie belle. Dans nos bassins du Nord, nous sommes littéralement absorbés par une propagande qui, pour durer depuis plus de trente ans, n'en est pas moins active. Nous ne nous occupons pour ainsi dire pas de la propagande extérieure, ayant à cœur d'opposer aux criailleries des syndicalistes en pantoufles, des résultats tangibles que toute leur mauvaise foi ne parviendra pas à compromettre, comme ils le voudraient.

Avons-nous tort ? Avons-nous raison ? Nous pensons que, sans chercher à être prophètes en notre pays, il est davantage possible d'organiser, de grouper, de syndiquer les mineurs dont nous connaissons les mœurs, les coutumes, le tempérament, les habitudes, les préférences, que de nous attacher à faire entendre des sourds, à convertir des gens intraitables que l'on a excités contre nos houilleurs parce que bénéficiaires de retraites et de bons salaires.

Pendant que nous nous occupons sérieusement d'éduquer la classe ouvrière, on entasse contre le Syndicat des Mineurs du Pas-de-Calais les mensonges les plus insensés, et de vieux propagandistes pour lesquels toute la population des deux plus grands départements de France n'a que du respect, sont montrés du doigt, comme des traîtres.

Dans nos régions, les mineurs haussent les épaules devant ces accusations ineptes. Mais au dehors, quelle opinion ne crée-t-on pas contre nous, contre nos amis, contre nos mineurs si fidèles et si dignes ?

Ces choses-là ne peuvent être passées sous silence, et j'estime que ce serait engager gravement notre responsabilité que de laisser ignorer aux mineurs de ce pays tout ce que l'on tente contre eux.

Allons-nous laisser dire plus longtemps que l'article 12 de la loi des retraites a été élaboré d'accord avec les Compagnies ? Il y a là, pour nous tous, une question de dignité et de conscience.

Le premier article 12 a pu être inspiré par les exploitants, mais le deuxième article 12, celui que les mineurs du Pas-de-Calais réclament, celui qui assurera, sans contribution nouvelle, sans la grève toujours meurtrière, la retraite de deux francs par jour, c'est le président du Vieux-Syndicat qui en est l'auteur, et c'est sans doute pour cela que l'on s'est mis à cultiver les vieilles haines et à ensemencer de nouvelles rancunes.

Ce que l'on ne nous pardonne pas, c'est d'avoir « rédigé » dans le Pas-de-Calais les grands projets intéressant la corporation minière : les huit heures de travail, le minimum de salaire, les prud'hommes miniers, les délégués mineurs améliorés, etc. En un mot, nous avons fait trop bien, nous avons pris trop d'importance. Aussi bien nous a-t-on détaché quelques-uns de ces lascars qui s'entendent admirablement au sabotage des organisations réformistes.

Un fait insignifiant en apparence vient de se passer qui donne une idée très exacte de mentalité de nos détracteurs : un syndical vient de voter des félicitations au rapporteur du projet de loi de huit heures.

A cela, direz-vous, il n'y a rien à redire. C'est aussi mon avis, et il n'est pas douteux que le rapporteur de la loi a fait tout ce qu'il a pu pour être agréable aux mineurs. Mais attendez. A côté du rapporteur, il y a l'auteur du projet qui réclamait l'assimilation des ardoisiers, la suppression des dérogations, et qui a suivi son projet pas à pas, pour le faire aboutir. Malheureusement, le député s'appelle Basly et cela a suffi pour qu'on le laissât dans l'oubli. Ah ! si l'auteur du projet, abandonnant l'assimilation des ardoisiers, acceptant certaines dérogations, avait consenti à rapporter ces mutilations de la loi, à quel chahut n'aurions-nous pas assisté.

Ces incidents n'ont d'importance que parce qu'ils dénotent de déplorables préventions. L'animosité contre notre Vieux Syndicat, contre ses dirigeants augmente en même temps que les mineurs du Pas-de-Calais manifestent publiquement leur confiance pour eux. Harnes ! Wingles ! Courrières ! autant de motifs, de prétextes à l'anathème, à l'excommunication.

Aux organisations réfractaires au blâme et à l'exécution, comme le Syndicat des Mineurs d'Anzin, on suscite une séparation coupable : des dissidents forment des sections à part et lorsqu'on aura quelques groupes « tuberculeux » on s'empressera de fonder quelque Fédération qui n'existera que de nom, qui n'aura ni adhérent ni argent, mais dont on se servira pour faire croire à la classe ouvrière des autres régions que les mineurs nous abandonnent. Tous les révolutionnaires d'opéra-comique qui traitent par-dessous jambe le Parti socialiste, pousseront à la roue par haine de la méthode réformiste dont les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais ont fait une application trop probante.

Il serait peut-être temps que dans nos milieux miniers on examine ce qu'il y a lieu de faire pour résister à ces tendances néfastes. Nous avons fait, il y a quelques années, une expérience que nous n'avons pu oublier. Notre énergie est toujours la même. Alors ?

Emile BASLY,
député du Pas-de-Calais.

CHOSES A AUTRES

Petits Drapeaux

« C'est bien ennuyeux, m'écrit un lecteur, on ne sait rien de ce qui se passe dans les Balkans. J'ai acheté une carte du théâtre de la guerre. Je suis les opérations au moyen de petits drapeaux soigneusement piqués aux endroits où les dépêches signalent des combats. Hélas ! monsieur, j'y perds mon temps. Dites-moi, je vous prie, où sont les Turcs et où les Bulgares ? »

« Cherchez le Bulgare ». C'est une question qui eut autrefois beaucoup de succès. Mais je suis bien obligé de répondre à mon correspondant que je ne suis pas plus avancé que lui. J'ai moi aussi, mes petits drapeaux. Ils ne me renseignent que très insuffisamment. Toutefois, je vois que le Bulgare avance, si je ne sais pas exactement où il se trouve. Puis-je en demander davantage ?

Que les Turcs excellent à raconter des combats qui n'ont pas eu lieu, tout le monde est d'accord là-dessus. Que les Bulgares et leurs alliés exagèrent parfois l'importance de leurs succès, c'est très possible. Mais il en est de même dans toutes les guerres. Mon père m'a raconté qu'en 1870 on recevait à Paris et dans les départements au moins un récit de victoire par jour. Plus récemment, je choisis le premier exemple qui me vient à l'esprit, les Anglais annonçaient toutes les vingt-quatre heures qu'ils avaient défait les Boërs. Ainsi le veut, paraît-il l'amour-propre collectif qui ressemble comme un frère à l'amour-propre individuel. Et seul un héros de théâtre a pu s'exprimer avec une franchise complète, en télégraphiant à son gouvernement : « Reçu pile épouvantable ». Mais allez donc demander aux hommes de chair et d'os de montrer la même sincérité dépouillée que les personnages d'opérette !

Je ne sais plus qui définissait naguère l'histoire « la plus inexacte des sciences ». L'histoire devient embrouillée et obscure au moment même où elle se fait. Et c'est pourquoi sans doute la légende est si souvent plus forte qu'elle. Il est toutefois fort difficile de faire croire éternellement qu'on est vainqueur quand on a été battu et qu'on a avancé quand, en réalité, on a perdu beaucoup de terrain. Les gros mensonges n'ont qu'une efficacité très limitée, j'en peux donner l'assurance à mon lecteur. Qu'il sache de patience : il sera éclairé d'ici peu.

Et qu'il fasse comme moi : qu'il continue à piquer sur la carte ses multicolores petits drapeaux.

GRIEF.

CHRONIQUE

LOULOU

I

Choyée par ses parents qui l'avaient eue sur le tard, choyée par son grand frère de vingt ans plus âgé qu'elle, choyée par son institutrice et enfin par son mari, cet ingénieur des mines à carrure athlétique, qu'une faiblesse d'homme mûr avait poussé, après la quarantaine, à épouser cette gamine de seize ans, Clairette était restée, après deux ans de mariage, la petite fille, frêle et délicate, au gazouillis d'oiseau, à qui son mari, tendrement paternel, ne demandait que la joie de vivre et d'être heureuse.

Simplement vêtue de blanc, sans aucune coquetterie, elle exhalait dans ses gestes menus les charmes juvéniles d'une adolescence, et son minois à demi voilé par les dentelles tombantes d'une charlotte à roses blanches, prenait sous le soleil des pâleurs diaphanes.

Mais à cette existence oisive, exempte de tout souci matériel, sa santé s'altérait contre toute attente.

Le médecin de la famille avant alors conseillé le grand air et son mari ne pouvant lui consacrer que le dimanche, elle eut bientôt fait d'organiser des parties de cyclisme avec trois jeunes filles de ses amies, sur les belles routes qui rayonnent autour du chef-lieu.

La petite caravane pouvait aller d'ailleurs en toute sûreté jusqu'aux hameaux et villages voisins : les jeunes filles, légères dans leurs jupes courtes, et Clairette, en chaperon du petit groupe, ne pouvant se résoudre à quitter sa robe longue qui gênait sa marche, sans qu'elle voulût en convenir.

Le soir, épuisée de fatigue inavouée, elle ne tarissait point sur les attraits multiples de ces courses vagabondes, ne rêvant qu'aux excursions du lendemain, à moins que son mari, retenu un peu plus tard qu'à l'ordinaire, ne la trouvât profondément endormie sur un coin de la table, en face du couvert dressé.

Dans leur boudoir, elle avait des façons si naïves de s'asseoir en plant sur les genoux de l'ingénieur que celui-ci ne savait plus s'il était dans son rôle de mari ou de père. Puis, tout d'un coup, elle se plantait devant lui en lui tournant le dos, comme une petite fille, et c'était lui qui la dégrafait, la délaçait, faisait choir ses vêtements et l'enlevait dans ses bras robustes pour la porter au lit, où le sommeil venait la prendre tout aussitôt, un sommeil lourd, invincible, qui ne laissait plus sous ses caresses qu'un petit corps inerte et sans vie.

Et le matin, à son lever, quand il la laissait encore invariablement endormie, avec des mèches blondes plaquées sur son front en moiteur et sa gorge menue émergeant comme une blanche colombe d'un duvet de dentelles, il se violentait pour ne pas la prendre tout à coup dans ses bras, de crainte de troubler son sommeil si paisible.

Un amour profond, exclusif, mêlée d'une infinie tendresse pour cet être si frêle qui incarnait pour lui l'idéale beauté, le faisait tenir là, durant de longts instants, dans une adoration muette.

Toute sa vie chaste et sans amour de rude travailleur, le poussait vers cette enfant, avec la conviction que nul autre que lui n'aurait pu la chérir et la comprendre, et son attachement était surtout fait de protection et de sacrifices.

Privé de famille et, partant, de relations depuis son jeune âge, il avait toujours vécu dans la solitude du cœur et, à l'encontre de la plupart des fils de famille, dont l'entourage s'ingénie inlassablement jusqu'à leur faire accepter quand même la jeune fille tirée ou la riche héritière, l'ingénieur, simple fils de ses œuvres, n'avait jamais vu une main se tendre vers lui ni un cœur s'ouvrir spontanément.

Des relations de voisinage lui avaient fait connaître sa jeune femme encore enfant, et à la mort du père de celle-ci, ancien industriel à demi-ruiné par la concurrence exotique, il s'était rapproché de la famille plus intimement, pour se déclarer deux ans après et épouser la jeune fille comme une chose toute naturelle et tacitement convenue depuis longtemps.

II

Ce soir-là, en rentrant, il la trouva au lit, les yeux ternes, le teint plombé, dans une prostration complète. Une semaine s'écoula dans cet état stationnaire, puis subitement la fièvre s'aggrava et le dixième jour elle s'éteignit tout doucement un soir de mai, à l'heure où meurent avec les derniers rayons les lys et les pervenches.

Cette mort si rapide laissa l'ingénieur complètement désemparé. Un moment il eut l'idée de fuir, de s'étourdir en voyageant, mais mille souvenirs le retinrent invinciblement.

Il passait chez lui des journées entières dans un isolement farouche, cherchant à ressaisir son rêve parmi les choses familières qui conservaient pour lui le parfum de l'aimée.

Dans le boudoir, assis au bureau laqué de fines miniatures, où elle passait de longues heures, il s'attardait un soir à revoir ces mille riens qui bercent les loisirs de tant de jeunes femmes : lettres d'amies, coffrets de souvenir, collections de cartes, quand un petit carnet d'ivoire, sortant d'un fourreau brodé, lui tomba sous la main.

Il en tira une lettre sur un mignon papier de luxe, et tout de suite il se mit à lire, intrigué :

« Mon gros Loulou,

« Je vais me marier. Finies nos longues « heures de tête à tête et nos baisers sans « fin. Je ne pourrai plus guère te cajoler et « te chérir. Mon mari, ce gros homme barbu, « va me prendre toute. Mais il m'aime trop « pour se méfier, et quand je serai seule je « reviendrai vite te voir et nous nous aimerons encore, toujours, toujours.

« Sois bien sage, mon amour, ne fais pas « le vilain jaloux, car tu auras toujours une « place à toi dans le cœur de ta petite maî« tresse.

« CLAIRETTE ».

Dès les premiers mots, l'ingénieur eut un geste d'incrédulité. Il dut lire et relire la fatale missive en scandant les mots et les phrases qui ne lui laissèrent bientôt plus aucun doute et, finalement, s'effondra sur son siège en portant les mains à son front, où perlaient de grosses gouttes.

Un désespoir immense, mêlé de dépit et de honte l'étreignait, et des bruits pénibles comme des ricanements remplissaient ses oreilles et martelaient ses tempes sans relâche.

Suffoqué, n'y tenant plus, il se dressa d'un bond, parcourut en tous sens l'étroite pièce dont les murs l'étouffaient et sortit en levant le poing.

A sa rentrée, bien avant dans la nuit, il essaya vainement de s'endormir et d'oublier.

Un besoin de découvrir, de connaître le mirifiore qui avait ravi son honneur l'obsédait. Il cherchait dans ses relations présentes et passées sans parvenir à percer le mystère et cette impuissance, après un tel aveuglement, l'exaspérait.

Loulou ! Il répétait sans cesse ce vocable familier qui devait, selon toute apparence, s'adresser à quelque adolescent précoce, quelque ancien compagnon de jeux.

Ah ! que n'était-il donné à ce moment pour avoir la clé de l'énigme, sauf à se taire ensuite et à s'enfuir.

Cependant, à la réflexion, il se dit que sa femme, dans sa légèreté, pouvait encore avoir oublié d'autres lettres à elle ou à lui, et dès lors il se mit à tout bouleverser, ne laissant pas un coin, pas un tiroir inexplorés.

Dans le boudoir, mille objets de toilette jonchaient déjà le sol, pêle-mêle avec des lettres froissées, des boîtes à ouvrages, des livres feuilletés page à page.

Tout au fond d'une armoire, parmi de vieux chapeaux et des plumes fanées, gisait un grand carton dans lequel, à sa stupéfaction, il découvrit un pourpon de grande taille, paré d'une robe en soie rose et couché sur un véritable trousseau d'enfant.

Il haussa les épaules en murmurant : la gueuse ! puis, machinalement, il prit le joujou, d'un travail artistique, et pressa le ressort qu'il sentait sous ses doigts.

Un déclanchement se fit à l'intérieur et le pourpon, portant aussitôt les mains à sa bouche dans un geste gracieux, roula ses grands yeux bleus aux longs cils recourbés, entr'ouvrit les lèvres et, par deux fois, murmura :

« Loulou vous envoie le bonjour ! »

Jean MIQUELET.

ECHOS

POUR RECHAUFFER LA SIBERIE

Pour la modique somme de un milliard de francs, l'ingénieur américain Livingstone Biker s'engage à faire de la Sibérie un climat tempéré et à introduire chez les Esquimaux la culture de l'orange.

Il suffirait de construire sur la côte orientale de Terre-Neuve une jetée gigantesque, longue deux cent mille mètres, cette jetée arrêterait le courant glacé du Labrador, dont la température est si basse qu'il peut engendrer 20.000 de sa brise par la jetée ne neutraliserait pas le flottes de glace à la seconde. Ce courant arctique Stream, dont le courant chaud remonterait vers le Nord le long des côtes du Groenland, apportant sur les terres septentrionales les bienfaits de son chaud coulant.

Cette révolution géographique a éveillé l'intérêt de maints spécialistes anglo-saxons qui déjà ne la considèrent plus comme une utopie et commentent avec passion le livre de M. Biker : *La puissance et la canalisation du Gulf-Stream.*

Grâce à cette jetée monumentale, écrit en substance l'ingénieur américain, le courant du Labrador, plus dense et plus froid, passerait sous le Gulf-Stream, dont les eaux très chaudes et par conséquent moins denses, iraient se mêler tout le Cercle Polaire. Le Canada, la Sibérie et les déserts arctiques deviendraient, par la disparition des icebergs, des régions fertiles, d'une température idéale, car, d'après les calculs du savant, le Gulf-Stream pourrait en trois mois fondre toutes les glaces qui environnent l'île. Par contre, le courant du Labrador, passant sous l'Atlantique, irait rafraîchir les régions tropicales qui en ont bien besoin.

Et tout cela pour un simple milliard ! C'est pour rien...

COMME ON LES TRAITE

Les hommes bulgares sont tout combat. Les femmes bulgares restent au logis, crainte qu'on les méprise, la-bas ? Les proverbes populaires de ce pays montrent que la femme y est tenue en parfaite considération pourvu qu'elle reste dans son rôle de maîtresse maison :

« L'homme est fait pour gouverner le monde, la femme pour gouverner le ménage. — La maison ne repose sur la terre, elle repose sur la femme. — Aucun trésor n'est plus précieux qu'une épouse laborieuse. — Une bonne femme est la gloire de son mari. »

Les Slaves du Sud ne conçoivent pas qu'on vive célibataire : « L'homme ne peut rester seul, même dans le paradis. Une homme sans femme, c'est une chanson sans mots. » Ils disent dans leurs moments d'enthousiasme : « La femme enfante les héros », ce qui est excellent hommage.

Mais lorsqu'il s'agit de juger l'épouse, la femme hors le foyer, les dictons bulgares sont sévères :

« Un homme vaut mieux que dix femmes » et aussi : « L'homme sur le divan, la femme sur le tabouret ». Ils sont d'avis que c'est un grand péril quand la hiérarchie se trouve renversée : « Lorsque la femme porte la culotte et le mari la jupe, malheur à tous les deux, malheur à la maison ! » Ils sont ironiques : « Une jolie femme et un bon vin sont deux poisons sucrés. — Un homme qui injurie sa femme se prépare du bien-être ; celui qui la loue se brûle lui-même la barbe. — Le vin est fait pour les verres, la femme pour les bâtons. — Un mari qui ne bat point sa femme n'est pas un homme. »

Mieux vaut être Française...

La Guerre des Balkans

Les Bulgares harcèlent les Turcs à dix lieues de Constantinople

Andrinople affamée se rendra bientôt

LES GRECS AUX PORTES DE SALONIQUE

Les Bulgares sont à 40 kilomètres de Constantinople, en contact avec la ligne de défense de Tchataldja.

Tchataldja est une petite ville située à 8 kilomètres au-devant des lignes de défense de Constantinople. C'est là que se trouve déjà, d'après les plus récentes dépêches, la cavalerie bulgare.

Derrière, la ligne des forts s'étend sur toute la largeur de la péninsule, de la mer Noire, au nord, à la mer de Marmara, au sud. La péninsule a, là, 35 kilomètres de largeur. Les forts sont installés sur des collines de 150 à 200 mètres de hauteur. Au nord se trouve le lac de Derkos et viennent finir les montagnes boisées d'Istrandja. Au sud est un autre massif montagneux couronné de canons ; au centre, un défilé très étroit par lequel passe le chemin de fer d'Andrinople à Constantinople.

L'assaut de cette muraille, sur laquelle s'entasse tout ce qui reste des 210,000 Ottomans vaincus à Lule-Bourgas sera une chose horrible.

La grande bataille de Lule-Bourgas achevée a repris sous la forme de plusieurs combats entre les corps bulgares et les débris de la grande armée de Nazim pacha.

A l'extrême-droite du champ de la grande bataille, les Bulgares ont enlevé Dimotika ; sur la mer de Marmara, au sud, ils ont pris le port de débarquement des troupes turques d'Asie, Rodosto ; de Rodosto, ils avancent vers le nord-est, enveloppant et refoulant les Turcs ; au nord, leur aile gauche ayant pris Istrandza vient au-devant de Bunarhissar, où les Turcs se prétendent encore victorieux ; un violent combat s'est livré au nord entre les 20,000 Turcs de Targout-Chevker pacha débarqués à Midia, port de la mer Noire, et les troupes bulgares du général Kutintcheff. Les Ottomans ont encore été battus là.

Le plus violent combat s'est livré à Tchorlu, centre de concentration de l'armée turque. Nazim pacha a concentré là des renforts considérables. Mais Tchorlou aussi fut emporté.

Il marche maintenant, à la muraille de Tchataldja !

LA CHUTE D'ANDRINOPLE est imminente. La ville ne paraît pas devoir tenir plus de quatre jours. La ville a été bombardée pendant huit heures mercredi dernier et l'effet des canons bulgares a été considérable. Les Turcs font de nombreuses sorties, qui n'ont d'autre effet que de rougir les eaux de la Maritza. Après la victoire de Lule-Bourgas, les Bulgares vont sans doute renforcer leurs troupes d'investissement.

EN MACEDOINE, les Bulgares sont descendus à Strumitza, qu'ils ont prise, tandis que les Serbes, suivant maintenant le même chemin, la vallée du Vardar, descendent à marches forcées vers Salonique.

LES GRECS ne sont plus qu'à vingt kilomètres environ de cette dernière ville. Salonique manque de pain. Niousta, au nord-est de Verria, s'est donnée aux Grecs. L'armée d'Epire a occupé Anoji. La flotte a occupé l'île de Samothrace et nous avons dit hier qu'un torpilleur grec était venu couler un croiseur turc dans le port de Salonique.

LES MONTENEGRINS sont toujours arrêtés devant Scutari et les hauteurs fortifiées du Tarabosch. Les efforts de leur bombardement sont cependant importants.

LA SITUATION INTERIEURE DE LA TURQUIE est fort inquiétante. On craint des troubles graves à Constantinople et une révolte en Arabie. La capitale est envahie par la population de Thrace, affamée et prête au pillage, craint-on.

Douze mille blessés sont arrivés dans la ville, que viennent défendre trente-deux bataillons syriens, partis d'Alep.

LES PUISSANCES n'interviendront pas encore tout de suite. En Russie, M. Sazonow se déclare encore ami du « statu quo », tandis que des membres de la famille impériale adressent au prince héritier serbe des télégrammes de félicitations portant cette suscription : « Prince héritier, à Skopolje, Uskub, Royaume de Serbie. »

En Allemagne, on juge que le moment d'intervenir n'est pas venu. En Autriche et en Roumanie, on se réserve.

APRÈS LULE-BOURGAS

La marche en avant des troupes Bulgares

Sofia, 2 novembre. — L'armée bulgare, maîtresse de Lule-Bourgas, a aussitôt repris sa marche en avant.

De nouveaux et très violents combats ont été livrés hier. Nazim pacha avait concentré à Tchorlu une cinquantaine de mille hommes et a tenté d'arrêter sur ce point l'aile droite de l'armée bulgare.

Le combat devant Tchorlu aura sans doute été un des plus vifs de ces quatre jours de bataille ; il s'est achevé par l'évacuation de la position turque. L'aile droite de l'armée turque était simultanément repoussée par l'aile gauche de l'armée bulgare, opérant devant Viza.

Une colonne bulgare occupait en même temps le port de Rodosto, complétant ainsi l'embouteillage de l'armée turque sur la presqu'île de Constantinople, derrière les lignes de Tchataldja.

Constantinople, 2 novembre. — Les combats qui durent depuis quatre jours et qui continuent, même dans l'obscurité de la nuit, sur la ligne Lule-Bourgas-Viza auraient cessé en raison de la fatigue des deux armées. Ils semblent avoir été très meurtriers.

Cinq mille blessés arrivent cette nuit. Sept mille arriveront demain.

LES TURCS EN DEROUTE

La tentative de Chefket-pacha échoue.

Sofia, 2 novembre. — Au cours du combat d'hier, les Turcs ont tenté de faire diversion sur la droite. Chefket pacha a débarqué 30.000 hommes à Midia et s'est avancé vers Viza où il a rencontré les Bulgares sous le commandement du général Kutintcheff.

Les Turcs ont été complètement battus, mais on ne sait pas encore s'ils ont réussi à regagner leurs navires ou s'ils se sont retirés vers l'est.

La situation des Turcs en Macédoine et en Thrace est maintenant désespérée ; l'armée de Nazim pacha, en laquelle ils avaient mis leur dernier espoir, est en complète déroute. Toutes les lignes de communications sont coupées. Andrinople est isolée.

Prise de Rodosto par les Bulgares

Londres, 2 novembre. — On télégraphie de Sofia au « Times » :

Les Turcs ont tenté un suprême effort pour sauver leur situation. Leurs troupes en retraite se sont ralliées entre Tchorlu et le village d'Istrandja où elles ont été renforcées par une division envoyée de Constantinople. Mais ces troupes ont été complètement battues par les Bulgares et leur second échec de Tchorlu, Istrandja et Rodosto.

Rodosto est le port de la mer de Marmara où débarquaient les renforts turcs allant rejoindre le front.

Le siège d'Andrinople

LA VILLE AFFAMEE DEVRA BIENTOT SE RENDRE

Mustapha-Pacha, 2 novembre. — On estime que la place d'Andrinople ne possède plus de vivres et d'approvisionnements que pour un temps très court, et qu'elle sera obligée de se rendre avant quatre jours.

La garnison turque, estimée à environ 40.000 hommes a fait de trois côtés de nombreuses sorties.

C'est le combat le plus sanglant que les Bulgares aient eu à livrer jusqu'à présent devant Andrinople.

Les Grecs aux portes de Salonique

L'ARMEE DU DIADOQUE N'EST PLUS QU'A VINGT KILOMETRES DE LA VILLE : UNE BATAILLE EST ENGAGEE.

La marche en avant des Grecs continue. Il ne semble pas qu'ils doivent rencontrer de résistance sérieuse, sauf peut-être en amont de Vardar. L'armée grecque est maintenant à une vingtaine de kilomètres de la ville.

Salonique, 1er novembre. — *La garnison attend à tout moment une attaque, car elle sait que les colonnes ennemies approchent.*

Les Turcs se montrent résolus à la résistance, et bien que l'équipement de leurs batteries ait peu changé depuis un certain nombre d'années, il ne sera pas facile d'approcher de la ville.

On s'attend à ce que le premier combat ait lieu sur le fleuve, au-dessus de la forteresse orientale.

Les Grecs ont suivi la Vistritza, occupant successivement les villages.

Aussitôt que l'armée hellénique approchera, les navires grecs fermeront le golfe et toutes les communications seront suspendues.

Le consul de France, pour parer à toute éventualité, a réquisitionné le paquebot « Bosphore », qui devait partir pour Marseille. Le consul d'Autriche a fait de même pour un paquebot du Lloyd autrichien.

Salonique, 2 novembre. — *La bataille est engagée entre les troupes turques et les forces grecques à Topsin, à l'ouest de Salonique, dans la vallée du Vardar. Elle a commencé à onze heures du matin.*

Le bombardement de Scutari et de Tarabosch continue

LA POPULATION VEUT SE RENDRE MAIS LA GARNISON RESISTE

Cettigné, 1er novembre, 5 h. 10 soir. — *Pendant toutes les journées d'hier et d'aujourd'hui, le bombardement de Scutari et de Tarabosch a continué. Plusieurs obus sont tombés dans la ville et ont produit une indescriptible panique.*

Une foule nombreuse s'est réfugiée vers la cathédrale ; la population de la ville voudrait capituler, étant dans l'impossibilité de supporter plus longtemps le siège ; mais le commandant de la garnison s'obstine à opposer à toutes les attaques une résistance désespérée.